

Gilles SUZANNE\*

## Limites et conditions de la subjectivité à l'ère du capitalisme ontopolitique

### Limits and Conditions of Subjectivity in the Era of Ontopolitical Capitalism

**Abstract:** Profound mutations in the mental, social, environmental, and technological structures of contemporary societies call for a rethinking of the conditions of subjectivity. While Foucault demonstrated that disciplinary power operates through institutions of normalization, new forms of control — described by Deleuze as societies of control — now shape experience through digital technologies, algorithmic recommendation systems, and the modulation of affects. This article argues that we have shifted from an episteme (a regime of the true) to a *prosoche* (a regime of pertinent attention) and, further still, to an *esthesis* (a regime of sensibility) as the condition of subjectivity. Contemporary power no longer merely governs bodies and minds; it regulates the very production of subjective intensities. This ontopolitical capitalism exploits not what we do or think, but what we can and how we exist. The article examines how cultural institutions deploy six regimes of affective governmentality, before exploring liminal forms of resistance that seek to desynchronize subjective forces from their exploitation.

**Keywords:** Foucault, subjectivity, capitalism, governmentality, affects, attention, control societies, biopolitics, digital technologies, resistance

De profondes mutations des structures mentales, sociales, environnementales et technologiques de nos sociétés contemporaines sont en cours<sup>1</sup>. L'extension des technologies numériques et la circulation accélérée des flux de données modifient les modes mêmes de l'existence et de gouvernement des subjectivités.

Tandis que l'action disciplinaire de nos sociétés relève de logiques d'enfermement et de normalisation, Michel Foucault le démontra, d'autres modes de contrôle sont à l'œuvre. La modulation continue décrite par Gilles Deleuze dans son texte sur les sociétés de contrôle compte parmi ces technologies de pouvoir. Cette modulation continue signale un pouvoir qui s'exerce moins par contrainte que par conformation politique, économique et médiatique des subjectivités.

Cette mutation du pouvoir – lequel ne vise plus seulement la disciplinarisation des subjectivités, s'appliquant désormais à façonner l'expérience sensible –, nous impose, certes, de repenser les conditions

---

\* Maître de conférences HDR, Laboratoire d'Études en Sciences des Arts (EA3274), Aix-Marseille Université, France;

de production du savoir, mais aussi celles de la sensibilité, tout comme les formes de résistance possibles qui tentent d'y échapper.

Si Michel Foucault proposait une ontologie du présent fondée sur une critique des régimes de vérité (ce qui est tenu pour vrai) et des formes de subjectivation (comment la subjectivité se fabrique-t-elle ?), notre époque appelle peut-être une critique des régimes de sensibilité (ce qui est tenu pour désirable). Ce qui laisserait à penser que nous soyons passés d'une société du prouvable à une société de l'éprouvable dont les dispositifs orientent la perception, modulent les affects et configurent l'expérience.

Dans ce contexte, penser les Lumières aujourd'hui consiste certainement à exercer une critique des dispositifs dans la sphère d'action desquels notre expérience sensible se produit. Cela implique d'identifier les mécanismes de modulation de ce qui affecte la subjectivité, aussi bien que sa puissance d'affecter. Une telle ontologie ne vise pas à restaurer une expérience « authentique » qui serait perdue. Elle cherche à comprendre les conditions historiques et techniques dans lesquelles la subjectivité s'effectue.

L'actualité des Lumières réside peut-être dans cette tâche : élaborer une critique de la sensibilité contemporaine – devenue un champ stratégique d'exercice du pouvoir – qui se montre attentive aux formes de domination qui la traversent, mais aussi aux puissances d'invention qui y subsistent.

### **Généalogie contemporaine des conditions de production de la subjectivité**

Le pouvoir s'exerce à travers des instances disciplinaires. Michel Foucault le démontra avec lucidité. Celles-ci visent à produire des esprits et des corps aussi dociles qu'utiles. L'usine, l'école, la caserne, l'hôpital ou la prison structurent l'espace social en lieux de normalisation des conduites et du rapport que le sujet entretient à lui-même (Foucault 1994, 299).

C'est dans les dispositifs que ces instances hétérogènes forment, que savoir et pouvoir se lient pour organiser la société et modeler les subjectivités. Acteurs et lieux, décisions et mesures, procédures et protocoles, pratiques, dits et non-dits s'y entremêlent dans des séries infinies de jeux de vérité. Des jeux de vérité en fonction desquels une société valide certains savoirs comme légitimes et à même de lui permettre de distinguer le malade du sein, le licite de l'illicite, le beau du laid, le productif de l'improductif, le vrai du faux (Foucault 2012, 91-92, 98-99).

Contre ces logiques de disciplinarisation, l'art, comme les pratiques culturelles, se sont imposés comme un laboratoire où se déploient des

modes de subjectivation différenciante à même de créer les conditions de possibilités de vie spontanées, voire rebelles. De long en long, l'histoire des avant-gardes peut être revisitée sous cet angle.

Désormais, l'art et la culture ne font plus exception. Les dispositifs de savoir et de pouvoir, qui agissent à grand renfort de solutions dématérialisées, d'environnements, de réseaux, de systèmes et d'interfaces régis par les algorithmes de recommandation, de tri, de recherche, de *pathfinding* ou de cryptographie, ont largement pris pied sur le champ artistique et culturel. D'un bout à l'autre du champ social, ce recours au numérique intensifie l'action des dispositifs sur les subjectivités.

Ils contribuent à l'émergence de nouvelles instances de production et de légitimation de la vérité : Google, Apple, Facebook (Meta), Amazon et Microsoft, mais aussi Baidu, Alibaba group, Tencent et Xiaomi. Ils accroissent, tout en quadrillant plus finement encore le champ social, leur archipélisation. Ils horizontalisent à tel point la circulation des données, comme la multi-directionnalité et l'hyperaccélération de leur communication, qu'ils renforcent la viralité des vérités et aiguissent leur rivalité. Bref, le « régime de vérité », qui désigne l'ensemble des procédures qui déterminent ce qui est reconnu comme vrai dans une société donnée, mute.

En contrepartie, l'intégration de ces technologies numériques, en permettant la traçabilité des données, le profilage algorithmique, le *scoring* social et la personnalisation des environnements informationnels, rend possible cette transition vers une gouvernementalité diffuse. Dans ce passage d'un type de dispositif à un autre, savoir et pouvoir s'appareillent différemment et dans l'optique d'un contrôle plus fin, et surtout plus spectral, des sociétés et des individus.

Dans ce type de société, que Gilles Deleuze annonçait déjà comme des « sociétés de contrôle », la production de vérités et les techniques de pouvoir disciplinaires qu'elle fonde demeurent un mode de constitution des subjectivités opérant, tandis qu'une forme de contrôle plus discrète des subjectivités s'impose comme une technique d'assujétissement non moins efficace.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce nouveau type de dispositif, pénétré des technologies les plus avancées, ne concerne plus seulement la production de la vérité comme fondement du pouvoir qui s'exerce sur la subjectivité. Il sert de conditions de possibilité à la sensibilité et fait de l'engagement de la sensibilité humaine le fondement du pouvoir qui s'exerce sur la subjectivité.

Les interfaces captent et traduisent en données ce que le sujet voit, entend et ressent. Elles filtrent, hiérarchisent et optimisent ses préférences et ses inclinations. Elles personnalisent les flux de données qu'il émet, pour produire, et même anticiper, ce qui, en retour, peut agir

sur lui comme un adjuvant émotionnel et cognitif à même d'étaçonner son engagement sensible. Jusqu'à ce que cet engagement sensible soit de nouveau capté et traduit en données.

Tandis que les dispositifs liaient production des savoirs, rapports de pouvoir et constitution de la subjectivité, ils adossent à présent l'exercice du pouvoir à l'engagement de la sensibilité dans la fabrication de la subjectivité. Rendre gouvernables l'engagement sensible, c'est-à-dire toutes les opérations par lesquelles l'expérience sensible se configure, c'est tout l'enjeu de ces nouveaux dispositifs. Il n'est plus seulement question de gouverner des corps et des esprits, ni de régenter le rapport que le sujet entretient à lui-même.

Ce nouveau type de dispositif travaille à une échelle bien plus fine. Il agit sur l'attention et les émotions humaines. Le pouvoir, comme Yves Citton (Citton 2013) ou Eva Illouz (Illouz 2022) le démontrent, ne se contente plus d'imposer des normes. Il oriente les conduites attentionnelles et émotionnelles par l'élaboration d'architectures et d'environnements numériques qui saturent les écologies attentionnelles et émotionnelles dans lesquelles la sensibilité se déploie.

Sur le champ artistique et culturel, plus particulièrement encore dans le domaine des industries culturelles et créatives, l'action de tels dispositifs nous semble emblématique. Tout simplement parce qu'ils cherchent à agir sur la subjectivité par le développement d'environnements personnalisés qui donnent l'impression à l'auditeur, au spectateur ou au lecteur d'une liberté accrue. Alors même que les options qui lui sont proposées sont pré-sélectionnées par des algorithmes. Le fonctionnement des plateformes de streaming musical ou audiovisuel l'illustre. L'auditeur ou le spectateur croit découvrir librement un univers artistique, musical ou filmique, quand ses explorations sont en réalité guidées par des calculs prédictifs.

Cette économie numérique, qui repose sur la captation, la rétention et l'orientation de l'attention, comme des émotions, signale la sensibilité comme une ressource devenue cruciale pour le capitalisme cognitif et émotionnel. Dans des sociétés travaillées par des dispositifs centrés sur l'exploitation des données, le temps d'attention humaine et les émotions deviennent la nouvelle rareté. Ce sont les principales marchandises commercialisées par les plateformes numériques, la publicité ciblée et les réseaux sociaux. Le phénomène indique clairement que nous sommes passés d'une *épistémè*, comme régime du vrai et condition de la subjectivité, à une *prosochè*, comme régime de l'attention pertinente et ressort principal de la subjectivité.

Dans cet autre moment de la subjectivité, les dispositifs captent, enregistrent et exploitent l'attention et les émotions comme une ressource à même d'être transformée en marchandises attentionnelles ou en consentement émotionnel. En quelque sorte, le pouvoir agit en aval,

sur les résultats de la subjectivation : préférences et inclinations, émotions exprimées et conduites attentionnelles. Parmi les technologies les plus avancées d'extraction de données comportementales et de modélisation des émotions, notamment en matière de prédiction et d'orientation des comportements, nous retrouvons le *tracking* comportemental des plateformes sociales, les systèmes de recommandation algorithmique et les dispositifs d'analyse émotionnelle ou attentionnelle, la captologie ou le *Computer As Persuasive Technology*. Ces technologies de personnalisation algorithmique, qui participent d'un profilage efficace, d'une normalisation douce des conduites par boucles de rétroaction comportementales, contribuent *in fine* au gouvernement de la subjectivité.

Cette perspective, bien qu'elle soit consubstantielle d'une critique radicale des processus de production, de distribution et de consommation de l'attention et des émotions, passe pourtant sous silence ce sur quoi ces dispositifs s'exercent actuellement. Ceux-ci ne cherchent plus à dominer les séries d'opérations par lesquelles un individu – situé, qui plus est, dans un milieu social, sémiologique et technique saturé - rend certaines de ses perceptions à tel point saillantes, les sélectionne, leur accorde de la valeur et les organise dans un flux d'attention (autrement dit, une configuration du sensible), qu'elles deviennent disponibles à leur captation.

Les dispositifs s'effectuent autrement et à un autre niveau de la subjectivité. Ils interviennent, bien plus en profondeur, sur la variation même d'intensité qui augmente ou diminue la puissance d'agir du sujet. Leur enjeu n'est plus la configuration et l'engagement du sensible en un flux d'attention et d'émotions captable. Ils s'ingèrent, en amont, dans la production même des intensités subjectives.

Le pouvoir ne s'exerce plus strictement par la soumission de la subjectivité (qu'est-ce que le sujet doit savoir, voir, entendre) ou la captation de l'attention et des émotions (comment le sujet engage-t-il ce qu'il sait, voit, entend, ressent). Il opère directement sur la manière dont le sujet est affecté, devient vecteur d'affects et se constitue lui-même dans cette circulation des affects.

En somme, le pouvoir cherche à agir sur la structure dynamique de l'existence, par laquelle un être persévère, se maintient et s'efforce d'accroître sa puissance d'exister. Le pouvoir ne gouverne plus seulement par le contrôle des savoirs, de l'attention et des émotions. Il gouverne par la régulation de processus de production des intensités vitales. Autrement dit, passés d'une *épistémè* à une *prosochè*, comme conditions et limites de la subjectivité, nous voici parvenus à l'orée d'une *esthésis* comme condition et régime de la subjectivité.

## Vers une ontologie critique de la sensibilité à l'ère du capitalisme ontopolitique

Bien que le contrôle des flux attentionnels et des émotions soit l'apanage des démocraties illibérales et des régimes autoritaires, il ne s'y limite pas. Que les démocraties libérales n'hésitent pas à développer des économies de contenus qui se servent de l'émotion pour attiser leur viralité, en témoigne. L'exacerbation de la peur, de la rancœur ou du ressentiment par la captation sensible de l'attention et le recours à l'émotion représente un précieux instrument politique.

Giorgio Agamben a montré comment, face à un danger, l'état d'exception tend à devenir un paradigme normal de gouvernement. Toni Negri et Michael Hardt ont eux aussi analysé la gestion de la peur comme moyen de régulation sociale. Dans un cas comme dans l'autre, la normalisation de la gestion du risque comme mode de contrôle de masse est indissociable d'une fixation attentionnelle et émotionnelle permanente sur le risque d'insécurité ou de guerre permanente.

C'est au demeurant d'une toute autre manière que la régulation des affects s'opère. Il s'agit de faire de l'*esthésis*, comme configuration propre à la subjectivité, le régime-même d'exploitation des forces subjectives.

Dans le champ artistique et culturel, cette gouvernementalité des affects fonctionne selon différents régimes.

Les établissements culturels ne se contentent plus de diffuser des réalisations artistiques. Ils assurent la *production d'atmosphères affectives*. Ces ambiances ou ces climats émotionnels ne visent pas tant à capter l'attention ou un sentiment d'enthousiasme, de tristesse ou de nostalgie. Ce design émotionnel, comme forme de gouvernementalité douce, situe le sujet dans des formats d'expérience. Non pas tant, loin s'en faut, pour qu'il se concentre sur ce qui s'y manifeste ou y consente, mais pour qu'il produise. Dans le domaine musical ou audiovisuel, les playlists émotionnelles, les catégories de contenus (« *feel-good* », « *suspense* », « *chill* »...), les suggestions d'humeur, voire les *Mood Tracker* que proposent certaines applications, ne visent pas seulement l'adoption émotionnelle de catégorisations affectives standardisées ou la captation de l'attention qu'elles permettent. Elles incitent le sujet à mettre au travail l'ensemble de ses moyens de production subjective. A tel point que l'estimation du quotient émotionnel des usagers qui en résulte, c'est-à-dire l'évaluation de leur capacité à identifier, définir, gérer et utiliser leurs propres émotions, est devenu stratégique. C'est à cet effet que nombre d'établissements culturels, de plus en plus fréquemment, encouragent leurs usagers à créer des *personae* qu'ils alimentent de la moindre de leurs inflexions sensibles.

La *synchronisation affective des collectifs* constitue un autre régime de gouvernementalité des affects. Le fonctionnement des lieux mémoriels

repose sur la production de telles unités émotionnelles temporaires. L'atmosphère de gravité progressive et multimédia dans laquelle le mémorial de Caen fait entrer le visiteur au fil du parcours l'illustre parfaitement. Les images de guerre et les témoignages qui se succèdent, tout en se faisant écho, produisent une émotion synchronisée. Progressant dans l'exposition, les visiteurs parlent à voix de plus en plus basse, ralentissent, adoptent une posture retenue, se figent en quelques regards et silences prolongés. Jusqu'à ce que la contagion affective s'opère dans des effets de sidération et de contemplation partagée.

Dans de nombreux établissements culturels, dans le spectacle vivant comme dans les musées, des dispositifs d'*intensification affective* engagent la subjectivité. Il ne s'agit plus tant de mettre à disposition des applications qui proposent des parcours « Recommandés pour vous » ou qui émettent des notifications émotionnellement cadrées : « Ne manquez pas l'œuvre qui bouleverse les visiteurs. » Il est plutôt question de recourir à des *nudges* numériques susceptibles de guider avec subtilité la production sensible du visiteur. Il peut s'agir, par l'entremise d'interfaces émotionnelles, de conduire le visiteur à produire du *storytelling* numérique à partir de son témoignage vidéo, de ses récits personnalisés ou de son enthousiasme pour une recommandation et pour transformer l'exploration muséale en identification empathique.

Par la suggestion d'une *hiérarchisation implicite des affects légitimes*, laquelle encourage certains sentiments (apaisement, mélancolie, ébahissement...), tandis qu'elle en disqualifie d'autres (colère brute, mépris, indifférence affichée), nombre d'établissements culturels conduisent le sujet à caractériser la nature de ses productions émotionnelles. Sur le site de Robben Island, par exemple, l'adoption de l'itinéraire de visite et la consultation de ressources numériques cherchent à conduire le visiteur à trouver l'équilibre entre un sentiment de dignité favorable à la réconciliation et une sorte de ressentiment ou de colère civique légitime.

Les établissements culturels travaillent également à l'*incorporation et à la stabilisation des habitus affectifs* par de nombreux moyens. Dans ce cas, ils cherchent à susciter l'expérience sensible afin qu'elle alimente en données d'usage des profils émotionnels. Ceux-ci seront, à leur tour, utiles pour prédire et optimiser le type d'affects à même d'être produits. La formation de communautés numériques de spectateurs ou de visiteurs, à travers des forums, des chats et des programmes de fidélité, valorise ainsi l'expression émotionnelle partagée et encourage la participation régulière. La sollicitation des usagers à travers des interfaces de *feedback* émotionnel – par l'attribution d'étoiles, la manifestation de réactions émotionnelles simplifiées (émojis...) ou la soumission de questionnaires minimalistes d'expérience (« inspirant », « émouvant », « perturbant ») – permet de traduire les affects en données

standardisées. Par la mise à disposition d'applications le British Museum, quant à lui, propose à ses visiteurs de mémoriser leurs préférences et leurs parcours. Dans une optique prédictive, il s'agit pour le musée de travailler à la modélisation d'une disposition stable du visiteur en matière d'attente émotionnelle pour anticiper au mieux ses émotions et optimiser sa fidélisation par le choix de parcours ou d'œuvres appropriés.

Enfin, les établissements culturels s'évertuent toujours plus à intensifier la *viralisation des affects* en incitant leurs usagers à devenir de véritables relais d'affects. En concevant des expositions instagrammables, ils facilitent la production et l'insertion de contenus partageables dans des boucles de contagion émotionnelle : création de *hashtags* pour signaler œuvres ou expositions, partage en direct dans des chats actifs ou mise en ligne d'extraits vidéo de leur visite.

L'effectivité de ces six régimes de gouvernementalité des affects ne prolonge pas seulement le diagnostic de Guy Debord sur la société du spectacle, voire celui de Walter Benjamin quant à l'esthétisation du politique. La spectacularisation ou l'esthétisation du réel ne suffisent plus à décrire son événementialisation permanente. La logique s'est inversée. Ce n'est plus tant l'évènementialisation du réel qui oriente l'expérience, que l'exploitation du flux d'affects qui rend possible l'évènementialisation du réel. Puisque les affects, lorsqu'ils sont mobilisés dans cette optique, fonctionnent assurément comme des séries infinies de données qui font de l'existence humaine une vie quantifiable, puisqu'encodée, donc exploitable par les systèmes de gouvernance numérique. Si la *nuda vita*<sup>2</sup> théorisée par Giorgio Agamben, semblait s'inscrire dans une perspective acerbe, que dire de l'âcreté d'un paradigme qui impose de rendre pensables et signifiantes des vies dont la production échappe au sujet.

À l'échelle de la modulation des affects en puissance d'agir, les dispositifs, algorithmiques pour nombre d'entre eux, n'opèrent pas seulement comme des technologies de gouvernementalité des affects. Ils doivent être considérés comme des technologies de gouvernementalité qui s'appliquent plus en profondeur encore à la subjectivité.

Ces technologies agissent sur la possibilité même du sujet de pouvoir affecter et de pouvoir être affecté. À travers ce type de dispositif, qui désigne l'ensemble des acteurs et des pratiques, des technologies, y compris numériques et algorithmiques, par lesquels la modulation des affects se régule, le pouvoir cherche à participer à la constitution du sujet par la modulation de sa puissance d'agir.

Ici, un seuil est franchi. Il ne s'agit plus seulement de capter des expressions subjectives, mais de configurer les conditions mêmes de leur production. C'est à ce titre qu'il serait certainement plus juste de parler de gouvernementalité de l'éprouvable, voire de gouvernementalité

du désirable, au sens d'un contrôle directement exercé sur ce qui peut voir sa puissance augmentée ou diminuée : les forces cognitives, sensibles et praxiques du sujet, s'entend.

Le pouvoir cherche désormais à régir les efforts du sujet pour persévérer dans sa puissance d'exister. A travers l'action de nombreuses technologies – gamification et systèmes de récompense comportementale, plateformes de participation et d'auto-production de contenus ou d'avis, environnements collaboratifs, immersifs et interactifs (VR, métavers, dispositifs interactifs...), *crowdsourcing* cognitif, dispositifs d'engagement émotionnel en temps réel (*live streaming...*) -, l'auto-mobilisation permanente de la subjectivité est devenue la loi d'airain d'un nouveau type de capitalisme.

Dans ce capitalisme, le sujet, son corps et son esprit, son attention et ses émotions, ne sont plus seulement gouvernés. Le sujet devient lui-même, non pas infrastructure productive, mais la matière première d'une production dont les moyens lui échappe. C'est ce qui rapproche ces dispositifs d'une forme avancée ou suprême de biopolitique. Une biopolitique qui ne vise plus seulement la gestion du vivant, mais l'exploitation de sa puissance d'exister. Ce capitalisme ne se limite donc pas à ce que Toni Negri et Michael Hardt, ou encore Yann Moulier Boutan, ont analysé comme un capitalisme cognitif. Il n'y est plus question d'un profit qui se soutiendrait d'une activité du savoir, de la créativité, de la coopération, de l'attention et de l'émotion. Ce capitalisme d'un nouveau type optimise ses dividendes par l'exploitation des conditions d'être, des intensités d'existence et de la puissance d'agir du sujet : c'est-à-dire des forces d'affecter et d'être affecter qui constituent la subjectivité.

Ce capitalisme ontopolitique, qui n'exploite plus ce que nous faisons, ni ce que nous pensons ou ressentons, exploite ce que nous pouvons et la manière dont nous existons. Ses dispositifs font de la subjectivation un mode d'exploitation de la subjectivité par elle-même. De sorte que le travail productif ne se limite plus à l'exploitation, ni des corps et des esprits par l'usine ou la caserne, ni à celle de l'attention et des émotions par les médias. Il s'étend à la subjectivité elle-même. Une subjectivité dont le capitalisme tire profite du fait qu'elle s'exploite elle-même – qu'elle se produit, se distribue et se consomme elle-même - par l'entremise des réseaux, des interactions numériques et des pratiques contributives auxquelles le sujet apporte son concours.

C'est ce qui justifie que les forces d'affecter et d'être affecter du sujet sont sollicitées dans des régimes d'urgence permanente qui favorisent la frénésie plutôt que l'élaboration voluptueuse. Les plateformes, telles que *Meta Platforms*, *TikTok* ou *YouTube* ne captent pas seulement l'attention. Elles ne font qu'orchestrer l'incessante multiplicité de rythmes de production et l'infinie variété de livraisons qui en découle.

## Résistances liminales

Face à cette surexploitation de la subjectivité par elle-même érigée en dispositif de pouvoir, des pratiques de résistance se font jour<sup>3</sup>.

La contre-exploitation des environnements numériques à laquelle se livre le *glitch art*, en révélant la matérialité des dispositifs numériques (flux de données, architectures réseau) et les défaillances des systèmes techniques, constitue vraisemblablement un mode de subjectivation non aligné sur des logiques d'optimisation des forces subjectives. Certaines des réalisations qui en relèvent invitent assurément à ralentir, à réintroduire de la durée et à explorer des environnements visuels et numériques dans ce qu'ils ont de plus imperceptibles.

Dans certains musées des expérimentations sont en cours, comme l'élaboration de parcours sans smartphones ou l'ouverture d'espaces de rencontre prolongée avec des réalisations artistiques. D'autres encore mobilisent la marche, la respiration ou la perception tactile comme moyens de réancrer l'expérience dans le corps.

Ces contre-effectuations, ces contre-usages, ces détournements sont autant d'initiatives qui montrent que le contrôle des affects est devenu un enjeu majeur. Elles sont appelées à se multiplier et à s'affirmer.

Dans ces réseaux de pouvoir, résister ne signifie plus seulement opposer un refus aux technologies de captation et d'exploitation – devenir technophobe, en somme –, mais cultiver des formes d'être-au-monde qui échappent aux impératifs de performance et de quantification auxquels ils acculent la subjectivité. En désynchronisant les flux d'affects des dispositifs de leur surexploitation, en troublant les automatismes qui en régissent la production ou en réintroduisant de la lenteur et de l'opacité dans les chaînes de leur production, ces pratiques de résistance peuvent proposer des expériences où le sujet n'est plus sommé de s'optimiser, mais invité à éprouver autrement sa puissance d'agir.

Dans cette perspective, les réalisations artistiques et les pratiques culturelles peuvent fonctionner comme des laboratoires de reconfiguration subjective. Ce déplacement s'avère d'ores et déjà décisif.

### Notes

1. While Félix Guattari, from the 1990s, deemed it essential to articulate what he called the three ecologies — mental, social, and environmental — to think human subjectivity, the integration of a fourth ecology, technological, is now inescapable.

2. Giorgio Agamben theorizes *nuda vita* as a form of human existence stripped of its political rights and symbolic value, reduced to its purely functional and administrable dimension. See Agamben (1997).

3. "Là où il y a un pouvoir, il y a une résistance et [...] pourtant, ou plutôt par là-même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir [...]. Ces points de résistance sont présents partout dans le réseau de pouvoir." Foucault (1976, 125-126).

## References

- Agamben, Giorgio. 1997. *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris: Seuil.
- Citton, Yves. 2013. "L'économie de l'attention." *RDL* 11.
- Foucault, Michel. 1976. *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité I*. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel. 1994. "Le jeu de Michel Foucault" (1977). In *Dits et écrits*, tome II. Paris: Gallimard.
- Foucault, Michel. 2012. *Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France, 1979-1980*. Paris: EHESS/Gallimard/Seuil.
- Illouz, Eva. 2022. *Les émotions contre la démocratie*. Paris: Premier Parallèle.